



Théorie et pratique chez William James

Par STÉPHAN GALETIC
Université de Liège

La question du statut de la théorie et de la pratique et plus précisément de leur rapport s'inscrit au cœur de l'entreprise philosophique de William James¹. Une approche possible de celle-ci est en effet de l'envisager comme une tentative de surmonter cette dichotomie en mettant l'accent sur la dimension fondamentalement pratique de notre activité théorique.

Dans une telle perspective, le pragmatisme, tel que déployé dans l'œuvre jamesienne, réclame immédiatement toute notre attention. Plusieurs commentateurs l'ont allègrement caricaturé comme niant tout intérêt propre à l'activité théorique ou, pire encore, comme l'expression philosophique de la mentalité de l'homme d'affaires américain.

Les développements qui suivent seront l'occasion de souligner le caractère réducteur sinon grossier de telles interprétations. Il ne s'agira pas de nier les tensions qui animent la pensée de James, ce qui nous replongerait dans la caricature, mais au contraire d'en rendre compte de manière nuancée et explicite.

Notre réflexion se déploiera à partir de la notion centrale et cruciale de « conséquences pratiques ». En effet, si James suggère avec tant d'insistance de nous tourner vers les conséquences pratiques de nos idées, les controverses suscitées par cette proposition laissent penser qu'il ne l'a pas exprimée de manière suffisamment claire et systématique. Il s'agira donc pour nous de déambuler dans le réseau de la pensée jamesienne afin d'éclairer les tenants et aboutissants de cette idée fondamentale. Ce cheminement devrait finale-

¹ Ce texte, comme celui de Bruno Leclercq, est issu d'une communication présentée conjointement par les deux auteurs sous le titre « Attitudes théoriques et attitudes pratiques chez James et Husserl : rupture ou continuité ? ». Les deux textes, publiés ici séparément, peuvent être lus comme deux facettes d'un même dialogue.

ment nous permettre d'appréhender plus précisément ce qu'il en est, chez James, de la relation entre pratique et théorie.

Conséquences pratiques, pratique des conséquences

Le premier article que James consacre à la formulation du pragmatisme date de 1898 et s'intitule *Philosophical Conceptions and Practical Results*¹. Il ne faut cependant pas s'y tromper. Le pragmatisme est déjà implicitement présent avant cette date dans l'œuvre de James, bien que sous des formules disséminées.

Nous ne chercherons pas à rendre compte ici des multiples influences qui l'ont conduit à la formulation de son pragmatisme, ni à préciser les positions respectives des différents représentants du mouvement. Signalons simplement que James se réclame de l'influence de Peirce, qui aurait formulé une première version de la méthode pragmatique dans un article de 1878, « How to Make Our Ideas Clear ? »². Cela précisé, nous nous concentrerons donc sur la formulation jamesienne du pragmatisme en soulignant les éléments qui concernent plus directement la dichotomie théorie/pratique qui nous intéresse ici.

Pour atteindre la clarté parfaite dans nos pensées d'un objet, dès lors, nous devons seulement considérer quels effets d'un genre pratique concevable pourront être impliqués par l'objet — quelles sensations nous devons en attendre, et quelles réactions nous devons préparer ? Notre conception de ces effets, dès lors, est pour nous notre conception entière de l'objet, aussi loin que cette conception possède une signification positive. Tel est le principe de Peirce, le principe du pragmatisme. Je pense quant à moi qu'il peut être exprimé plus généralement que de la manière dont Peirce le formule. Le test ultime de ce qu'une vérité signifie pour nous est en effet la conduite qu'elle dicte ou qu'elle inspire. Mais elle l'inspire car elle annonce quelque tournant de notre expérience qui réclamera précisément de nous cette conduite. Et je préfère pour notre propos ce soir exprimer le principe de Peirce en disant que la signification effective de toute proposition philosophique peut toujours être ramenée à quelque conséquence particulière, dans notre future expérience pratique, qu'elle soit active ou passive ; l'important se situant plutôt dans le

¹ W. James, « Philosophical conceptions and practical results », in *The University Chronicle*, (Berkeley), I, n° 4, sept. 1898.

² C. S. Peirce, « How to Make Our Ideas Clear », in *Popular Science Monthly*, 12, January 1878, p. 286-302.

fait que l'expérience doit être particulière, plutôt que dans le fait qu'elle doit être active¹.

Nous avons choisi de citer cet extrait un peu long car il nous permet de plonger directement au cœur de notre sujet, et de souligner les tensions qui animent, dès sa première formulation explicite, le pragmatisme jamesien. Plusieurs éléments fondamentaux ressortent de ce propos. Tout d'abord, l'affirmation que la signification d'une idée consiste dans les effets pratiques que l'on doit attendre de son objet — effets consistant, remarquons-le, en sensations et en réactions. Ensuite, l'introduction par James de l'idée de vérité, dont le processus de validation réside dans la conduite qu'elle inspire, ou plutôt dans les conséquences qu'elle a pour notre expérience. Enfin, la traduction par James de cette idée de conséquences pratiques en termes de conséquences particulières.

Concentrons-nous d'abord sur ce passage de l'idée de conséquences pratiques à l'idée de conséquences particulières. Comment comprendre cette nuance que James apporte à la formule de Peirce ? Pourquoi insiste-t-il sur le fait que les conséquences doivent être particulières, plutôt qu'actives ou passives ? La question se complique si l'on sait que lorsque James intègre des parties de cet article dans le corpus de *The Meaning of Truth*, en 1909, il précise à nouveau cette nuance en note de la manière suivante : « Pratiques au sens de particulières bien entendu, non pas au sens que les conséquences ne peuvent pas être mentales aussi bien que physiques². »

C'est dans un article de 1908, dans lequel James répond à différentes critiques du pragmatisme, que cette question trouve sa réponse la plus claire. Il y souligne l'ambiguïté du terme « pratique » et précise le sens de la nuance qu'il introduisait déjà en 1898 : « active » lui semblait alors signifier « pratique » en un sens trop étroit et littéral, raison pour laquelle il lui préférait le terme « particulière » :

Quand nous parlons de conséquences « pratiques » comme ce qui constitue la signification des idées, ou des différences « pratiques » que nos croyances entraînent pour nous, quand nous disions que la vérité d'une croyance

¹ W. James, « Philosophical Conceptions and Practical Results », in *Collected essays and reviews by William James*, Longmans, Green and Co., Bombay, Calcutta, and Madras, 1920 [1898], p. 411-412.

² W. James, *The Meaning of Truth. A Sequel to Pragmatism*, Longmans Green and Co, New-York, London, Bombay and Calcutta, 1909, p. 52, n. 1. [Trad. *La Signification de la vérité. Une suite au pragmatisme*, trad. renouvelée par le collectif DPHI, Antipodes, Lausanne, 1998, p. 56, n. 2.]

consiste en sa valeur « efficiente », etc., notre langage était évidemment trop négligé, car on s'est imaginé presque unanimement que, par le mot « pratique », nous entendions l'opposé de ce qui est théorique ou véritablement cognitif [...]. D'autre part, on entend souvent par le mot pratique ce qui est concrètement déterminé, l'individuel, le particulier et l'efficace, par opposition à l'abstrait, au général et à l'inerte. En ce qui me concerne, toutes les fois que j'ai mis en relief la nature pratique de la vérité, c'est là principalement ce que j'ai eu à l'esprit. Les « pragmata », ce sont les choses dans leur pluralité¹.

Le cœur de la conception jamesienne du pragmatisme bat donc en ce lieu. C'est bien d'une redéfinition de l'ordre pratique qu'il s'agit. Pour comprendre le pragmatisme, il ne faut plus entendre pratique par opposition à théorique, mais par opposition au général, à l'abstrait ; il faut l'entendre au sens de particulier, de concrètement déterminable. Pris en ce sens, on ne peut plus grossièrement reprocher au pragmatisme de ne pas tenir compte des conséquences théoriques de nos idées. Ce qu'il propose, c'est de s'attacher à en déterminer les conséquences particulières, concrètement identifiables, leurs conséquences théoriques pratiques. Par exemple :

Tout fait éloigné que nous inférons d'une idée est une conséquence théorique particulière, vers laquelle notre esprit s'oriente pratiquement. La perte de toute opinion ancienne, à laquelle nous voyons qu'il nous faudra renoncer si une opinion nouvelle est vraie, est une conséquence théorique particulière aussi bien qu'une conséquence particulière d'ordre pratique².

Ainsi, une idée qui ne conduit pas directement à une action n'est pas pour autant dépouillée de signification pratique. Ses conséquences pratiques consistent dans les effets particuliers qu'elle aura sur d'autres idées, mêmes si ces effets restent d'ordre théorique³.

Ceci précisé, un détour par les origines et le contexte de déploiement du pragmatisme nous permettra de mieux saisir les développements précédents. En effet, cette doctrine philosophique repose chez James sur des

¹ *Ibid.*, p. 206-207 [136-137].

² *Ibid.*, p. 211 [139].

³ « Que les concepts puissent être neutralisés par d'autres concepts est l'une de leurs fonctions pratiques principales » W. James, *Some Problems of Philosophy. A Beginning of an Introduction to Philosophy*, Longmans, Green and Co, London, Bombay and Calcutta, 1911, p. 112. [Trad., *Introduction à la philosophie*, nouvelle traduction de l'anglais par Stéphan Galetic, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2006, p. 103.]

fondations épistémologiques qui, au vu des controverses qu'elle a suscitées, ont été exposées de manière trop peu systématique et explicite.

Cette doctrine pragmatiste, qui montre en nos idées des facteurs complémentaires de la réalité, ouvre (puisque nos idées sont les instigatrices de notre action) une large fenêtre sur l'action humaine, aussi bien qu'un vaste champ à l'originalité de la pensée. Mais rien ne serait plus sot que d'ignorer l'édifice épistémologique préalable où cette fenêtre est aménagée, ou de parler comme si le pragmatisme commençait et finissait à cette fenêtre. Voilà pourtant ce que font nos détracteurs, presque sans exception. Ils ignorent notre démarche primordiale et sa raison d'être, et considèrent comme primordiale la relation entre la pensée et l'action, alors que cette opération ne vient chez nous qu'en second lieu¹.

Il s'agira donc de rendre compte de l'édifice épistémologique en question, qui se présente sous la forme d'une théorie « ambulatoire » de la connaissance dont l'origine remonte, nous le verrons, jusqu'aux premiers travaux psycho-philosophiques de William James.

Une connaissance par déambulation

Commençons par quelques considérations chronologiques :

Par crainte de compromettre d'autres pragmatistes, quels qu'ils soient, je parlerai de la doctrine que j'essaie de rendre intelligible comme étant ma propre conception. Je la publiai pour la première fois en 1885, dans le premier article réimprimé dans le présent livre. Des thèses essentielles de cet article furent soutenues d'une façon indépendante, en 1893 et 1895, par le professeur D. S. Miller, et répétées par moi dans une allocution présidentielle intitulée « The Knowing of Things Together » en 1895. Le professeur Strong, dans un article du *Journal of Philosophy*, etc., intitulé « A Naturalistic Theory of the Reference of Thought to Reality », appela notre conception « la théorie James-Miller de la connaissance » et, à ce que j'ai compris, lui donna son adhésion².

¹ *Op. cit.*, 1909, p. 186 [126].

² *Ibid.*, p. 136-137 [99-100].

La nécessité de prendre en compte cette théorie James-Miller de la connaissance¹, pour appréhender correctement le pragmatisme jamesien, est d'autant plus claire que les deux premiers articles de *The Meaning of Truth*, recueil consacré à la défense de ce dernier, correspondent respectivement à ceux de 1885 et 1895 dont il est question ci-dessus.

De plus, la version originale de *The function of cognition*² se voit alors enrichie d'une note qui, dans la mesure où elle nous servira de référence tout au long de notre réflexion, doit être reproduite entièrement :

Note. Le lecteur verra facilement tout ce qui, quant à la description de la relation de vérité que je devais développer plus tard dans *Le pragmatisme*, est déjà explicite dans cet article plus ancien, et ce qui ne devait être défini que plus tard.

A) Dans ce premier article, nous trouvons distinctement affirmés :

1. la réalité, extérieure à l'idée vraie ;
2. le critique, lecteur ou épistémologue, avec sa croyance propre, comme garant de l'existence de cette réalité ;
3. l'environnement dont on peut faire l'expérience, comme le véhicule ou l'intermédiaire qui met en rapport connaissant et connu, et qui fournit la *relation cognitive* ;
4. la notion de *viser* la réalité par cet intermédiaire, comme condition pour que nous puissions dire que nous la connaissons ;
5. la notion de *ressembler* à cette réalité et, éventuellement, d'agir sur elle, pour prouver que c'est *elle* que nous visons et non autre chose ;
6. l'élimination du « gouffre épistémologique » de telle manière que la relation de vérité tout entière se produit à l'intérieur des continuités de l'expérience concrète, est constituée de procès particuliers, variant suivant les objets et les sujets, et est susceptible d'être décrite en détail.

B) Les défauts de cette ancienne description sont :

1. l'importance peut-être indûment accordée à la ressemblance dont, bien qu'elle ait un rôle fondamental pour la connaissance, on peut si souvent se passer ;

¹ Par ailleurs, cette théorie, dans la mesure où elle joue un rôle important au sein de l'empirisme radical, constitue un lien indubitable, bien qu'occasionnellement nié par James, entre ce dernier et le pragmatisme. Cette problématique ne fera cependant pas ici l'objet de développements supplémentaires.

² W. James, « On the Function of Cognition », in *Mind*, vol. x, n° 37, 1885, p. 27-44.

2. l'insistance induite au sujet de l'action produite sur l'objet lui-même, action qui dans nombre de cas permet en effet de décider qu'il est l'objet auquel nous nous référons, mais qui manque souvent ou est remplacée par des actions produites sur d'autres choses qui sont en rapport avec l'objet ;

3. le développement imparfait de la notion généralisée de l'aptitude à fonctionner de la sensation ou de l'idée comme équivalent de cette adaptation satisfaisante à la réalité particulière, qui constitue la vérité de l'idée. C'est cette notion plus généralisée englobant toutes les spécifications de viser, convenir, agir ou ressembler, qui distingue la manière de voir, développée, de Dewey, Schiller et la mienne ;

4. le traitement, à la page 48, des perceptions comme l'unique domaine de la réalité. Je traite aujourd'hui les concepts comme formant un domaine coordonné au premier¹.

Pour commencer, concentrons-nous sur cette idée que la connaissance se déploie dans les continuités de l'expérience concrète, James s'efforçant à travers elle d'éliminer ce qu'il appelle le « gouffre » ou « l'abîme épistémologique » [A6]². La problématique sous-jacente à ces considérations est en fait celle du statut des relations au sein du processus de connaissance, James entendant défendre l'idée que nous faisons directement l'expérience de ces relations. Cette idée fut en fait l'un des grands motifs des *Principles of Psychology* mais également l'un des piliers de l'empirisme radical, James prenant avec elle ses distances vis-à-vis de la tradition intellectualiste mais également vis-à-vis de l'orientation atomiste de l'empirisme britannique.

Elle trouve notamment son origine dans les réflexions qu'il consacre dès le début des années 1880 à la question de l'espace. C'est d'ailleurs à une métaphore spatiale que James a recours pour expliciter son idée de connaissance ambulatoire. « Les relations intermédiaires sont donc, pour une relation concrète de connaissance, des fondements aussi indispensables que l'espace intermédiaire pour une relation de distance³. » Plus précisément :

Il y a des années, quand les idées de T. H. Green exerçaient leur plus grande influence, j'étais fort troublé par ses critiques du sensationnalisme anglais. Un de ses disciples, en particulier, me disait toujours : « Oui ! les *termes* peuvent sans doute avoir leur origine dans des sensations ; mais les *relations*, que

¹ *Op. cit.*, 1909, p. 41-42 [49-50]. Les indications A) et B) ont été ajoutées par nous.

² James fait plus précisément référence dans sa note à la relation de vérité. Nous préférons nous concentrer d'abord sur la problématique plus générale de la connaissance qui la recouvre.

³ *Ibid.*, p. 142 [102].

sont-elles sinon de purs actes de l'intellect, venant s'ajouter d'en haut aux sensations, et d'une nature supérieure ? » Je me souviens bien du soulagement soudain que j'éprouvai, quand je m'aperçus un jour que les relations d'espace, à tout le moins, étaient homogènes aux termes qu'elles reliaient. Les termes étaient des espaces, et les relations étaient d'autres espaces intermédiaires. Pour les disciples de Green, les relations d'espace étaient saltatoires, pour moi, elles devinrent dès lors ambulatoires¹.

Cette citation est suffisamment claire. Si la question de l'espace ne fut certainement pas la seule source de la théorie ambulatoire de la connaissance développée par William James — il serait en effet réducteur de soutenir le contraire et de ne pas y voir l'effet d'une convergence — elle fut cependant décisive. L'idée d'espaces intermédiaires constitutifs de la distance fut indubitablement pour lui une source d'inspiration importante quant au déploiement de cette notion fondamentale d'expérience des relations².

La connaissance procède donc par déambulation dans les continuités de l'expérience dont font partie les relations. Ces dernières, dans leur donation originelle sensible, sont aussi particulières que les termes reliés³.

Ma thèse est que la connaissance en question est constituée par le déplacement à travers les expériences intermédiaires. [...] La connaissance, toutes les fois que nous l'envisageons concrètement, signifie « déplacement » déterminé, à travers des intermédiaires, depuis un *terminus a quo* jusqu'à un *terminus ad quem* ou en direction de ce dernier. Les intermédiaires étant autres que les termes, et leur étant reliés par les liens associatifs ordinaires (que ces liens soient de type « extérieur » ou de type logique, c'est-à-dire

¹ *Ibid.*, p. 138-139 [100-101].

² On peut aller jusqu'à se demander si elle n'a pas considérablement orienté la terminologie même avec laquelle James décrit régulièrement le processus de connaissance. Qu'il s'agisse de la connaissance décrite comme « déplacement », comme déambulation à travers des expériences intermédiaires « jusqu'au voisinage de l'objet », des systèmes conceptuels envisagés comme « systèmes topographiques », comme « systèmes de distribution des choses » qui nous disent ce qu'elles sont et « où elles sont » (*Introduction à la philosophie, op. cit.*, p. 66) et nous permettent de tracer des raccourcis (*ibid.*, p. 170) ; qu'il s'agisse encore de l'insistance sur le rôle pratique de la « cartographie conceptuelle » (*ibid.*, p. 223), ou de la référence à un « abîme épistémologique », à un « saut de la mort », les métaphores employées par James relèvent, et ce de manière récurrente dans l'ensemble de son œuvre, de la distance et de la spatialité. La question, me semble-t-il, mérite en tous cas d'être posée.

³ *Ibid.*, p. 280 [187].

classificatoire), il n'y a, semble-t-il, rien de spécialement unique dans le cas des processus de connaissance. Ils font intégralement partie de l'expérience¹.

En fait, le reproche qu'adresse James aux théories saltatoires de la connaissance, ce n'est pas tant de dépouiller par l'abstraction les particularités concrètes du processus de connaissance, que de nier ensuite positivement ce qu'elles laissent de côté, c'est à dire l'ensemble des processus intermédiaires concrets².

Cette idée de « processus intermédiaires concrets », on pourrait également dire « particuliers », est véritablement fondamentale. Elle nous invite à revenir sur les défauts, soulignés par James lui-même, de sa conception de la connaissance telle qu'exprimée en 1885 [B4]: « Le traitement, à la page 48, des perceptions comme l'unique domaine de la réalité. Je traite aujourd'hui les concepts comme formant un domaine coordonné au premier. » Autrement dit, les percepts et les concepts sont consubstantiels et s'inscrivent dans la continuité des processus intermédiaires particuliers de connaissance.

Tels sont les caractères essentiels de la relation cognitive lorsque le savoir est de type conceptuel, autrement dit qu'il est un savoir « sur » un objet. Il consiste en expériences intermédiaires (possibles sinon effectives), se développant par un mouvement continu pour s'achever enfin lorsque est atteinte la perception sensible qui est l'objet. [...] C'est dans ce fait de continuer et de corroborer, pris non dans un sens transcendantal, mais au sens où il indique

¹ *The Meaning of Truth, op. cit.*, p. 142 [102].

² « Autrement dit, les intermédiaires, qui, dans leur particularité concrète, forment un pont, s'évaporent idéalement de façon à n'être plus qu'un intervalle vide à franchir ; dès lors, la relation entre les termes extrêmes étant devenue saltatoire, commencent tous les tours de passe-passe de l'*Erkenntnistheorie*, et ils continuent sans que nulle considération concrète vienne désormais les arrêter. L'idée, en "signifiant" un objet séparé d'elle-même, exécute maintenant ce que le professeur Ladd appelle un "saut périlleux". La relation entre l'idée et l'objet, ainsi rendue abstraite et saltatoire, est alors considérée comme plus fondamentale et est opposée à son propre aspect ambulatoire. Le pont d'intermédiaires disparaît pour ne plus réapparaître, même virtuellement. Votre égarement est alors pareil à celui d'un historien qui, éperdu d'admiration pour le pouvoir personnel de Napoléon, laisserait de côté ses maréchaux et ses armées, et vous accuserait de faire erreur si vous décriviez ses conquêtes comme effectuées par leur moyen. » *Ibid.*, p. 147-148 [105].

des transitions vraiment éprouvées, que consiste tout ce que peut contenir ou signifier la connaissance d'une perception par une idée¹.

On peut toutefois se demander ce que James fait des processus de connaissance qui ne s'achèvent pas dans des perceptions. Que penser de l'éther, par exemple, ou de la colère d'autrui, choses que ma pensée n'atteindra jamais par la perception ? En fait, « les concepts que j'en ai me conduisent aussi près que possible, jusqu'au franges chromatiques ou aux mots et aux actes blessants qui sont leurs effets réellement les plus proches »².

Ce que James exprime ici, c'est que la connaissance reste la plupart du temps incomplète, elle reste au stade virtuel.

Et je ne parle pas seulement de nos idées de choses imperceptibles telles que les ondes de l'éther, ou les « ions » dissociés ou des sentiments que nos voisins manifestent ; je parle aussi d'idées que nous pourrions vérifier si nous voulions en prendre la peine, et que nous tenons pour vraies, bien qu'elles ne se soient pas achevées en une perception, parce que rien ne nous dit « non » et qu'il n'y a pas en vue de vérité contraire. Continuer à penser sans être arrêté est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce qui remplace pratiquement pour nous la connaissance au sens complet du terme³.

Certains concepts, ceux de Dieu, de substance ou d'âme par exemple, tirent ainsi toute leur signification de leur tendance, de l'orientation ultérieure qu'ils peuvent communiquer à notre pensée⁴.

Ces considérations, notamment l'idée d'une tendance constituant la signification d'un concept, nous imposent un détour par les *Principles of Psychology*, afin de mieux saisir la manière dont James déploie la problématique de la conception. Notons qu'une partie importante de ces considérations avaient déjà été développées en 1884 dans un article publié dans *Mind* et intitulé « On Some Omissions of Introspective Psychology »⁵.

Selon James, la conception est la fonction par laquelle nous identifions un sujet numériquement distinct et permanent de discours. Ce « sens de l'identité » repose sur ce qu'il appelle le « Principe de la constance dans nos significations » et désigne la capacité qu'a l'esprit de viser et de savoir qu'il

¹ *Ibid.*, p. 109 [85].

² *Ibid.*, p. 119 [89]. Voir [B2].

³ *Ibid.*, p. 116 [88]. Voir [B1].

⁴ *Some Problems of Philosophy, op. cit.*, p. 59 [60].

⁵ W. James, « One Some Omissions of Introspective Psychology », in *Mind*, n° 33, janvier 1884, p. 1-26.

viser l'identique. Précisons immédiatement que James n'envisage ici l'identité que du point de vue de la structure mentale, du phénomène, pas du point de vue de la chose en soi.

La conception permet donc de penser le même, l'identique, à l'aide des véhicules que sont les concepts. Notons que James attire immédiatement notre attention sur la nécessité de ne pas confondre ici concept et objet du discours, la conception désignant bien pour lui la relation entre un état mental et son objet. Une autre caractéristique fondamentale des concepts est qu'ils sont immuables, statiques. Le « thème » d'une pensée, terme que nous préciserons bientôt, peut recevoir des spécifications ultérieures mais le concept lui-même ne change pas, ces spécifications relevant d'un nouveau concept. Ainsi selon James les concepts ne se développent pas par prolifération endogène. Le système conceptuel est discontinu et statique.

James ajoute également une précision importante : pour être complète, la conception doit désigner un objet particulier, bien que la plupart de nos objets sont aussi bien représentés que seulement visés, la connaissance s'en tenant souvent, comme nous venons de le signaler, à un stade virtuel¹. Ainsi, de nombreux objets restent problématiques et ne sont définis que par leurs relations. Cette précision, sur laquelle nous reviendrons également, renvoie précisément à cette distinction fondamentale que James établit entre « objet de la pensée » et « thème », ainsi qu'à la critique qu'il adresse aux nominalistes, stigmatisant leur conviction que les idées, pour connaître, doivent ressembler à leur objet.

La distinction en question est exprimée pour la première fois en 1884, dans l'article évoqué ci-dessus, où il entreprend de critiquer cette conviction qu'il attribue à Brentano du caractère infaillible de l'introspection. Pour James, nous n'avons pas d'accès immédiat à nos perceptions présentes, et c'est commettre l'« erreur du psychologue » que de confondre son propre point de vue et celui de l'état mental étudié.

De plus, l'introspection présente le risque d'omettre des aspects fondamentaux du courant de pensée, point sur lequel James insiste longuement. En effet, le courant de pensée peut être envisagé comme la vie d'un oiseau, avec ses périodes de vol et ses moments de halte. Il possède ainsi des aspects transitifs et des aspects substantifs, ce dont témoigne par ailleurs le rythme du langage. Les haltes sont souvent occupées par l'imagination sensible, les vols par les pensées de relations, statiques ou dynamiques, obtenues pour la plupart lors de repos comparatifs, la fonction principale des périodes transitives étant de nous conduire à des moments substantifs.

¹ Voir [B1].

Ces derniers correspondent en fait à ce que James appelle le « thème » de la pensée, et ne constituent donc qu'une portion de celle-ci. Pour appréhender correctement l'« objet de pensée », il est nécessaire de prendre en compte l'ensemble de ces portions transitives que nous évoquions à l'instant, c'est-à-dire le réseau de relations qui accompagnent cet objet, ses franges selon la terminologie jamesienne.

Ces considérations sont également pour James l'occasion de critiquer cette conviction de Hume, qu'il assimile par ailleurs aux positions nominalistes, qu'on ne peut se représenter une chose qu'avec ses degrés exacts de quantité et qualité, qu'une pensée se doit de ressembler à son objet. Or c'est là pour James une opinion erronée. On peut très bien posséder une image mentale d'individus qui ne sont pas complètement déterminés. L'image elle-même ne peut être que de particuliers, mais il en va autrement de la signification. Nous pouvons en effet signifier la couleur sans signifier une couleur particulière. James souligne ainsi la spécificité d'un sens de la signification qu'il attribue précisément à ces portions transitives et évanescents du courant de pensée.

Ce sens de la signification appartient donc aux franges de la pensée et correspond à un sentiment de tendance. On peut dès lors distinguer avec James deux types de signification : la signification statique qui correspond à l'image sensorielle et la signification dynamique qui correspond aux franges, aux relations, au contexte. Ainsi lorsque James affirme que « certains concepts tirent toute leur signification de leur tendance », c'est à cette signification dynamique qu'il fait référence.

En ce sens, l'image en soi n'a, d'un point de vue fonctionnel, que peu d'importance. Ce sont les franges qui animent la pensée d'une intention spécifique. Contre Kant, James affirme qu'une abstraction n'est encore ni universelle ni individuelle. Elle est toujours singulière en ce sens qu'elle est abstraction d'un élément, mais devient universelle ou individuelle selon son application. Sa portée universelle ou particulière relève d'une altération de la signification, de l'horizon, des franges donc, mais pas de l'image. C'est en ce sens que James parle de rendre au vague ses droits psychologiques. Ce vague, ce « halo d'une relation obscurément sentie vers une masse à venir mais non encore clairement focalisée », correspond à la visée d'un horizon d'objets.

Pour en revenir à la controverse nominalisme versus conceptualisme, telle qu'envisagée par James, elle découle également selon lui de cette idée que pour connaître un universel, il faut un universel. Incapables de réconcilier connaissant et connu, « les deux camps immolent l'un des deux

pour sauver l'autre » et vacillent constamment entre les points de vue objectif et subjectif¹.

La position de James est alors la suivante. Il est clair que pour signifier « tous les membres possibles d'une classe » on ne peut en référer, à la manière nominaliste, à « un nombre indéfini d'idées particulières » mais il n'est pas non plus nécessaire d'invoquer pour cela un « acte pur de l'esprit ». L'universel relève pour James d'une portion de conscience « *ad hoc* », d'une frange induisant une visée universelle, qui peut être facilement traduite en termes cérébraux :

Si chaque « idée » correspond à un processus nerveux naissant, alors l'agrégat de ces processus naissants peut avoir pour corollaire conscient une frange psychique, qui pourrait précisément être cette signification universelle, ou cette intention d'employer le nom ou l'image mentale pour désigner tous les individus possibles d'une classe².

James suggère donc d'admettre avec les conceptualistes que le sens universel correspond à un fait mental d'un certain genre et avec les nominalistes que tous les faits mentaux sont des modifications de la sensibilité subjective, des sensations.

À travers ces développements, James entend remettre également en cause le contraste platonicien entre les sensations, les images et les actes relationnels de l'intelligence. Le contraste se situerait plutôt selon lui entre deux aspects des faits mentaux : l'aspect structurel subjectif et l'aspect fonctionnel cognitif. Les états mentaux ne se différencieraient dès lors plus en vertu de leur qualité cognitive intrinsèque, mais en raison de l'extension de leur objet³. « Concept et image, ainsi discriminés à travers leurs objets, sont consubstantiels dans leur nature intime⁴. » En tant qu'inscrits dans le courant de pensée, ils sont tous deux singuliers et particuliers. « Le mot universalité n'a pas de signification lorsqu'on l'applique à leur corps psychique ou à leur structure, qui est toujours finie. Il ne possède de signification

¹ W. James, *The Principles of Psychology*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, and London, England, vol. 1, 1981, p. 448.

² *Ibid.*, p. 451.

³ Notons cependant que dans son *Introduction à la philosophie*, publiée en 1911, James s'exprime plutôt en ces termes : « La perception donne son intensité et la conception confère son étendue à notre connaissance ». *Some Problems of Philosophy*, *op. cit.*, p. 82, n. [78 n. 1].

⁴ *Op. cit.*, 1981, p. 452 n.

qu'appliqué à leur usage, teneur, ou référence au genre d'objet qu'ils peuvent révéler¹. »

Finale­ment, James insiste encore sur le fait que rien ne peut être conçu deux fois si ce n'est de deux manières différentes, dans deux états d'esprit entièrement différents². Il s'oppose ainsi à cette psychologie ordinaire des *ideas*, pour reprendre ses propres termes, affirmant que des idées d'une même chose doivent être la même idée. Selon lui, la continuité et la permanence d'un même « thème » est bien l'essence de l'intellection, mais cette permanence se déploie dans des jugements successifs et non à travers la réapparition d'un même jugement.

Il nous faut maintenant reprendre brièvement le fil de la problématique des relations, dont nous avons souligné l'importance dans l'architecture de l'œuvre jamesienne. Si le philosophe américain affirme résolument que nous faisons constamment l'expérience de relations diverses, une question demeure cependant : relèvent-elles toutes de l'expérience ou faut-il faire droit à des relations spécifiques irréductibles à l'ordre sensible ?

Dans le dernier chapitre des *Principles* intitulé « Necessary Truth and the Effects of Experience », James répond à cette question et défend clairement l'idée que l'esprit dispose d'un certain nombre de catégories qui, bien que d'origine naturelle, ne sont pas dérivées de l'expérience³. Plus précisément, si ces catégories se sont imposées au cours de l'évolution, selon un processus de sélection à partir de variations spontanées, elles relèvent désormais d'un ordre *a priori*, et ce bien qu'elles restent inscrites dans un devenir. Contre la passivité attribuée à l'esprit par l'empirisme traditionnel, James défend l'idée d'un esprit producteur, source de contributions spécifiques irréductibles à l'ordre des seules impressions. Autrement dit, toutes les relations ne sont pas réductibles à des « relations-sensations » : « Il y a donc des relations idéales et internes parmi les objets de notre pensée qui ne peuvent en aucun sens intelligible être interprétées comme des reproductions de l'ordre de l'expérience externe⁴. »

Dans le prolongement de ces considérations, James envisage ensuite la genèse de ce qu'il appelle les « sciences pures ou *a priori* de la Classification, de la Logique et des Mathématiques ». Sa thèse est qu'elles résultent exclusivement de la comparaison : « La comparaison n'est pas un effet concevable de l'ordre dans lequel les impressions externes sont éprouvées —

¹ *Ibid.*, p. 453 n.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, vol. 2, p. 1216.

⁴ *Ibid.*, p. 1235.

c'est l'une des portions indigènes de notre structure mentale ; dès lors, les sciences pures forment un corps de propositions dont la genèse est indépendante de l'expérience¹. » C'est ainsi qu'il faut distinguer propositions empiriques et propositions rationnelles, ces dernières exprimant exclusivement les résultats de la comparaison². En bref, certaines relations relèvent strictement de l'ordre conceptuel et dépendent de la structure interne de l'esprit, pas de l'expérience.

Notre cheminement est désormais proche de ses conclusions. Avant d'aboutir, il me semble utile de proposer une synthèse des développements précédents :

- Entre 1880 et 1895, William James développe progressivement une théorie de la connaissance originale qui servira de fondement, peu explicite il est vrai, à cette méthode pragmatique dont la première formulation officielle date de 1898. La proximité de ces thèses avec celles exprimées par D. S. Miller en 1893 et 1895 conduit Strong, à qui James emprunte par ailleurs l'adjectif « ambulatoire », à parler d'une théorie « James-Miller » de la connaissance.
- Cette théorie repose d'abord sur l'idée que les relations appartiennent au tissu de l'expérience. Elles ne relèvent pas d'un acte pur de l'intellect mais s'inscrivent dans les continuités de l'expérience concrète. Ainsi, la relation entre le sujet et l'objet est constituée par un ensemble d'intermédiaires concrets et n'implique aucun gouffre épistémologique.
- Si, pour être complets, les processus de connaissance doivent s'achever dans une sensation, ceux-ci en restent cependant souvent à un stade virtuel, se contentant d'indiquer des terminaisons sensibles possibles. Ces processus incomplets s'avèrent en fait suffisants tant qu'ils ne se trouvent pas en conflit avec des connaissances ultérieures.
- Un état mental, continu de part en part, se caractérise pour James par deux aspects, structurel et fonctionnel, qui correspondent respectivement, selon une terminologie parallèle, aux portions substantives et transitives du courant de pensée, ou encore aux noyaux sensibles et aux franges³.

¹ *Ibid.*, p. 1237.

² *Ibid.*, p. 1239-1240.

³ Notons que ces terminologies, bien qu'étroitement liées, ne se recouvrent pas complètement. Des aspects transitifs du flux de pensée peuvent en effet relever de sa dimension structurelle.

- On peut donc distinguer deux types de signification, les significations statiques, qui correspondent aux images sensibles, et les significations dynamiques, qui correspondent aux franges relationnelles. La signification statique constitue le thème d'un état mental mais son objet complet est le thème accompagné de ses franges.
- D'un point de vue structurel, tout état mental est singulier et relève de l'ordre sensible, les sensations et les concepts étant en effet consubstantiels. Par contre, ils se distinguent clairement par leur fonction. Ainsi, la fonction de la sensation est de ressembler à son objet. La fonction du concept est de viser un aboutissement possible ou réel.
- Ceci dit, les processus de connaissance restent souvent incomplets. Comme nous l'avons précisé, ils ne s'achèvent pas nécessairement dans des sensations. Ainsi un état mental peut déployer une visée sans ressemblance, ce qui se produit dans le cas des universaux.
- Un universel ne se caractérise donc pas pour James par une nature universelle, mais par une fonction universalisante. Sa structure est toujours finie, mais son universalité vient de son application, de sa portée, du fait qu'il vise un horizon d'objets.
- Enfin, si une partie des relations font l'objet d'expériences sensibles, certaines relèvent de l'ordre *a priori* et expriment exclusivement le résultat de la comparaison. James fait ainsi droit à des propositions rationnelles, qu'il distingue clairement de propositions empiriques, et à des vérités « nécessaires ».

La question qui s'impose désormais est la suivante. Si le pragmatisme réclame de dégager, afin de clarifier leur signification, les conséquences pratiques de nos idées, pratiques au sens de particulières, j'insiste à nouveau, comment peut-il encore rendre compte des propositions rationnelles et des vérités nécessaires dont il est question ci-dessus ? Dans le même sens, le pragmatisme reste-t-il pertinent lorsqu'il cherche à identifier les conséquences particulières d'états mentaux universalisants ? La réponse nous impose de prendre en considération un dernier élément incontournable de l'épistémologie jamesienne auquel nous n'avons pas encore fait référence : la notion d'intérêt.

Téléologie de la pensée

En effet, les propos sur lesquels s'achèvent les développements que James consacre à la conception dans les *Principles* s'avèrent, nous allons le consta-

ter, véritablement fondamentaux pour la compréhension du pragmatisme jamesien :

Dans le chapitre XXII, nous verrons comment cette traduction [de l'ordre perceptif en ordre conceptuel] se déploie toujours en fonction de quelque *intérêt* subjectif, et comment la conception avec laquelle nous saisissons une portion d'expérience sensible n'est rien d'autre qu'un instrument téléologique. Cette fonction entière de concevoir, fixer et conserver des significations n'a pas de sens en dehors du fait que le concepteur est une créature aux buts partiels et aux fins privées¹.

Autrement dit, les concepts sont toujours conditionnés par les intérêts particuliers du concepteur.

Cette idée du caractère essentiellement téléologique de l'esprit traverse l'ensemble de l'œuvre jamesienne. On la rencontre déjà dans un article que James consacre en 1878 à la critique de la définition spencérienne de l'esprit comme correspondance², dont on peut penser, avec certains commentateurs, qu'il constitue un moment véritablement germinal de sa pensée philosophique.

Une des idées que défend Spencer dans ses *Principles of Psychology*³ — à ne pas confondre avec ceux de James — est que tous les degrés de la perfection mentale s'expliquent par le degré d'ajustement des relations internes aux relations externes. L'esprit ne serait rien d'autre qu'un processus d'adaptation aux relations extérieures actuelles. Autrement dit, Spencer réduit la vie mentale à des jugements d'adaptation purement cognitifs. Plus l'esprit enregistre de relations extérieures, plus il s'élève sur l'échelle de l'évolution, plus il se rapproche de la perfection, l'idée étant que les relations internes correspondent exactement aux relations externes, que l'esprit est simplement le miroir du monde.

Or James refuse cette conception de la vie mentale. Le premier reproche qu'il adresse à Spencer est le suivant :

¹ *Ibid.*, vol. 1, p. 456.

² W. James, « Remarks on Spencer's definition of mind as correspondence », in *Collected Essays and Reviews by William James*, Longmans, Green and Co., Bombay, Calcutta, and Madras, 1920 [1878], p. 43-68. Pour une étude plus détaillée de cet article je renvoie le lecteur au travail éclairant de Mathias Girel, « James critique de Spencer. D'une autre source de la maxime pragmatiste », in *Philosophie*, n° 64, décembre 1999, p. 69-90.

³ H. Spencer, *The Principles of Psychology*, Longman, Brown, Green, and Longmans, London, 1855.

Quel droit a-t-on, dans une formule embrassant prétendument le « procès entier de l'évolution mentale », de mentionner seulement les phénomènes de cognition, et d'omettre tous les sentiments, toutes les impulsions esthétiques, toutes les émotions religieuses et les affections personnelles ? La constatation des faits extérieurs constitue seulement une espèce d'activité mentale. Le genre contient, en plus des jugements purement cognitifs, ou des jugements sur l'actuel, « jugements selon lesquels les choses, en réalité, existent de telle ou telle façon », un nombre immense de jugements émotionnels¹.

En d'autres termes, l'esprit ne se limite pas selon James à la seule activité cognitive d'enregistrement des faits.

La seconde critique qu'adresse James à Spencer concerne plus précisément la notion de correspondance et son indétermination. Que faut-il entendre exactement par correspondance, demande James qui, cherchant chez Spencer une définition précise, ne rencontre d'abord que des synonymes du genre : ajustement, conformité, harmonie, concordance, etc. ? Je signale au passage la proximité entre cette question et celle qu'il adressera aux tenants d'une théorie de la vérité correspondance.

James constate ensuite que Spencer associe l'idée d'une correspondance à celle d'une action mentale correcte, c'est-à-dire favorisant la survie ou le bien-être. Il y aurait donc une distinction chez Spencer entre une correspondance passive, dans laquelle l'esprit se contente d'enregistrer la réalité, et une correspondance active, dans laquelle l'esprit choisit ce qui est conforme à sa survie.

Cette distinction est pour James fondamentale, car il s'agit soit d'une correspondance à deux termes, entre l'esprit et les relations extérieures, soit d'une correspondance à trois termes, entre l'organisme, les relations extérieures et une fin d'ordre général. Dans le premier cas, la correspondance est indéterminée. Elle permet d'affirmer aussi bien que le renard est joliment ajusté aux chasseurs qui le poursuivent, que le calcaire rencontre l'acide qui le ronge ou que l'homme est délicieusement conforme au poison qui le consume. Pour recevoir une signification précise, elle réclame un critère, tel que fournit précisément par le troisième terme dans le second cas. Ici la correspondance peut recevoir un contenu déterminé, elle peut faire sens. C'est ainsi que James en arrive à affirmer le caractère fondamental des intérêts dans le processus de cognition. « Les intérêts précèdent les relations extérieures aperçues. [...] Les intérêts, donc, sont un facteur absolument

¹ *Op. cit.*, 1920, p. 45.

essentiel qu'aucun écrivain prétendant rendre compte de l'évolution mentale n'a le droit de négliger¹. »

En conclusion, selon James, l'organisme de la pensée est téléologique de part en part. « Quiconque étudie la conscience, quel qu'en soit le point de vue, se trouve confronté, en dernière instance, au mystère de l'intérêt et de l'attention sélective. [...] Que sont nos sens eux-mêmes sinon des organes de sélection² ? » Voici donc l'une des idées qui traversent et orientent toute l'œuvre de William James : celle du caractère téléologique de la pensée. L'idée n'est pas neuve, mais la portée qu'elle reçoit progressivement sous sa plume se révèle véritablement décisive.

L'article « Brute and human intellect »³, qui sera reproduit partiellement dans les *Principles*, est un autre exemple caractéristique de cette orientation fondamentale. William James y interroge le phénomène du raisonnement qui se voit caractérisé par sa capacité à appréhender des situations nouvelles, à produire de nouveaux schémas de pensée⁴. Dans cette optique, la conception se révèle être un outil particulièrement utile, un outil de sélection qui permet de réduire la réalité à certains de ses aspects, autrement dit d'en dégager des essences.

Mais, comme le précise James, « il n'y a pas de propriété absolument essentielle à une chose »⁵. La réalité présente une infinité d'aspects ou de propriétés. Le caractère essentiel de l'un d'entre eux dépend du contexte au sein duquel il est conceptualisé, ou plus précisément de la nécessité imposée par notre nature finie et pratique. La seule signification de l'essence est donc d'ordre téléologique. Elle est la propriété dont le rapport à nos besoins pratiques subjectifs est le plus direct. En ce sens, « elles [les propriétés essentielles] nous caractérisent plus qu'elles ne caractérisent la chose elle-même »⁶.

Les considérations précédentes impliquent donc que tous les processus de connaissance sont conditionnés par des intérêts particuliers sous-jacents relevant d'interactions spécifiques entre un organisme singulier et son environnement. Si l'on souhaite rendre compte correctement des processus

¹ *Ibid.*, p. 50, n. 1.

² W. James, « Are we automata ? », in *Mind*, n° 13, January, 1879, p. 8-9.

³ W. James, « Brute and human intellect », in *Journal of Speculative Philosophy*, XII, 1878, pp 236-276.

⁴ « Le raisonnement nous aide dans les situations nouvelles — situations en face desquelles toute notre sagesse associative, toute l'éducation que nous partageons avec les bêtes, nous laisse sans ressources. » W. James, *op. cit.*, 1981, vol. 2, p. 957.

⁵ *Ibid.*, p. 959.

⁶ *Ibid.*, p. 961

de connaissance, tant au niveau sensible qu'au niveau conceptuel, il s'avère donc indispensable pour James de les envisager dans leur dimension existentielle, en d'autres termes dans un contexte toujours particulier.

C'est en ce sens qu'il regroupe par ailleurs ses positions pragmatistes et celles de J. Dewey et F. C. S. Schiller sous le terme d'humanisme qu'il emprunte au deuxième :

La notion d'un premier moment sous la forme d'une expérience des plus chaotiques qui nous pose des questions, d'un second moment formé de catégories fondamentales, depuis longtemps inscrites dans la structure de notre conscience et pratiquement irréversibles, qui déterminent le cadre général à l'intérieur duquel les réponses doivent s'insérer ; puis d'un troisième moment qui donne le détail des réponses sous la forme qui concorde le mieux avec nos besoins présents, tout cela constitue l'essence de la conception humaniste, telle que je la comprends¹.

On peut dès lors oser une distinction, bien qu'elle ne soit pas exprimée telle quelle par James, entre trois types de signification au sein des processus de connaissance : la signification statique qui correspond au noyau sensible d'un état mental, la signification dynamique qui correspond à ses franges relationnelles et la signification existentielle qui relève d'intérêts déterminants liés à un contexte particulier.

Ainsi, la place accordée aux états mentaux universalisants et aux propositions rationnelles dans le système pragmatiste s'éclaire progressivement. James ne répudie pas purement et simplement l'entreprise logique consistant à interroger pour elles-mêmes ces différentes propositions rationnelles. Dans la mesure où elles relèvent de termes et de relations statiques internes, il est d'ailleurs pertinent de les envisager en termes de vérités nécessaires. Mais notez qu'il est question ici de vérité nécessaire et non de vérité absolue. Car ce dont la logique ne rend pas compte, c'est précisément la dimension existentielle de ces propositions, autrement dit leur utilisation dans des contextes particuliers. Il en va de même pour les universaux, ou devrait-on parler désormais à la suite de James d'états mentaux universalisants. Ils ne se déploient pas en dernière instance dans un contexte qui serait lui-même universel, mais dans un environnement fini au sein duquel les intérêts particuliers sont déterminants. « Les faits *complets* de connaissance, quelle que soit la manière dont nous en parlons, même si nous en parlons de

¹ *The Meaning of Truth, op. cit.*, p. 64 [61-62].

la façon la plus abstraite, demeurent inaltérablement donnés dans les actualités et les possibilités du continuum de l'expérience¹. »

Mondes multiples et réalité primordiale

Une autre distinction devrait nous permettre de mieux comprendre et de prolonger les développements précédents, celle que James établit entre ce qu'il appelle des sous-univers. C'est dans un article de 1889 intitulé « The Psychology of Belief »², qui constituera finalement le chapitre XXI des *Principles* mais sous le titre « The Perception of Reality », que James déploie cette idée de mondes multiples.

« Dans le cas de l'acquiescement ou de la croyance, l'objet n'est pas seulement appréhendé par l'esprit mais est tenu pour réel³. » Proche de l'idée de consentement dans la psychologie de la volition, la croyance, ou le « sens de la réalité », est liée selon James à l'ordre émotionnel et se caractérise par la cessation de l'activité théorique. Son opposé n'est pas le doute, mais l'incrédulité, en ce sens qu'une croyance est toujours remplacée par une autre croyance. Tout objet qui ne se trouve pas contredit suscite immédiatement la croyance, est tenu pour une réalité absolue, James se réclamant ici de Spinoza. Il parle ainsi d'une crédulité primitive de nos premiers états mentaux : on croit tout ce que l'on pense tant qu'aucune contradiction ne se présente.

Renvoyant à la *Psychologie* de Brentano, James adhère à sa distinction entre conception et jugement, bien qu'il préfère à ce dernier terme celui de croyance. Ainsi, la manière dont les idées sont combinées participe de la constitution interne de l'objet de pensée, mais la croyance en la réalité de cet objet est un nouvel acte psychique irréductible. Dans toute proposition, il faut donc distinguer selon James quatre éléments : le sujet, le prédicat et leur relation qui forment l'objet de la croyance, et finalement l'attitude psychique vis-à-vis de la proposition prise comme un tout qui correspond à cette dernière⁴. L'analyse interne ne pouvant être conduite plus loin, la croyance

¹ *Ibid.*, p. 152 [107]. La citation s'accompagne de la note suivante : « L'objet ou terme ultime d'un processus cognitif peut, dans certains cas, se trouver au-delà de l'expérience directe du sujet connaissant particulier, mais doit forcément, bien entendu, exister comme partie de l'univers total d'expérience dont le critique est en train de discuter la constitution, connaissance y comprise. »

² W. James, « The Psychology of Belief », in *Mind*, 55, July 1889, p. 321-352.

³ *Op. cit.*, 1981, vol. 2, p. 913.

⁴ *Ibid.*, p. 917.

étant un état de conscience *sui generis*, James se penche ensuite sur la genèse de ce phénomène à travers la question suivante : en quelles circonstances pensons-nous les choses comme réelles ?

Toute la distinction entre réel et irréel repose pour le philosophe sur deux faits mentaux : nous sommes capables de penser le même de différentes manières et nous pouvons choisir entre ces différentes perspectives, ou devrait-on plutôt dire que l'une d'entre elles s'impose. Ces considérations conduisent ainsi James à distinguer différents « sous-univers » : le monde des sens, celui de la science, le monde des relations idéales et des vérités abstraites, le monde des « idoles de la tribu », les mondes surnaturels, ceux des opinions individuelles et enfin ceux de la folie ou de la divagation. « Tout objet auquel nous pensons se trouve finalement renvoyé à l'un ou à l'autre de ces différents sous-univers¹. »

Le premier point sur lequel nous voudrions insister, est que ces considérations vont être l'occasion pour James d'assigner au philosophe une tâche spécifique, qui reflète précisément, nous allons le constater, les ambitions du pragmatisme.

L'esprit populaire conçoit tous ces sous-univers de manière plus ou moins déconnectée ; et lorsqu'il est concerné par l'un d'entre eux, il oublie pour un temps ses relations aux autres. Le philosophe complet est celui qui ne cherche pas seulement à assigner à chaque objet de sa pensée sa place correcte dans l'un ou l'autre de ces sous-univers, mais qui cherche également à déterminer la relation de chaque sous-univers aux autres au sein du monde total qui *est*².

Le point suivant, qui se révèle également décisif pour notre propre réflexion et qui témoigne clairement de la manière dont William James entend assumer cette tâche philosophique, est la défense par James du caractère primordial de la réalité des sensations. Si James reconnaît le caractère individuel de nos habitudes d'attention, lié à des considérations pratiques particulières faisant du sujet le *fons et origo* de toute réalité³, il insiste cependant sur le caractère coercitif du monde sensible. « Les objets sensibles constituent dès lors nos réalités ou le test de nos réalités. Les objets conçus doivent montrer des effets sensibles ou ne pas être crus⁴. » En ce sens, les conceptions qui prévaudront

¹ *Ibid.*, p. 922.

² *Ibid.*, p. 921.

³ « Le *fons et origo* de toute réalité, que ce soit du point de vue absolu ou pratique, est donc subjectif, est nous-même ». *Ibid.*, p. 925.

⁴ *Ibid.*, p. 930.

seront celles qui témoigneront ou rendront compte du plus grand nombre d'effets, ou du moins des effets les plus intenses.

En résumé, parmi les multiples sous-univers qui constituent la réalité totale, le monde sensible se révèle le plus important et se présente comme la perspective de référence pour tous les autres.

Qu'est-ce au fond qu'« être réel » ? La meilleure définition que je connaisse est celle fournie par la règle pragmatique : « est réel ce dont nous sommes obligés de tenir compte en quelque manière ». En ce sens, les concepts sont aussi réels que les percepts, car nous ne pouvons vivre un seul instant sans en tenir compte. Mais l'espèce d'être « éternel » qu'ils possèdent est inférieur à l'être temporel, car il est statique et schématique et manque d'un grand nombre de qualités que la réalité temporelle possède. La philosophie doit donc reconnaître plusieurs royaumes de réalité qui s'interpénètrent. Les systèmes conceptuels des mathématiques, de la logique, de l'esthétique et de la morale sont des exemples de ces royaumes. Chacun d'eux déployant quelque forme particulière de relation et différant de la réalité perceptuelle en ce qu'en eux rien ne témoigne de l'histoire ou de l'événement. La réalité perceptuelle contient et implique tous ces systèmes idéaux et beaucoup plus encore¹.

Ces développements nous permettent de reprendre le fil de notre réflexion et de la relier par ailleurs, comme la citation précédente en témoigne, à certains travaux tardifs de William James. Nous avons proposé une distinction entre différents ordres de signification et souligné l'importance pour James de la signification existentielle. Or cette importance se reflète également dans le primat qu'il accorde au monde sensible, lieu de déploiement de ces significations existentielles, et qu'il exprime en d'autres endroits de son œuvre² sous la forme d'une thèse fondamentale : le caractère insurmontable de la sensation.

Malgré le mépris qu'ont pour elles certains penseurs, ces sensations sont la terre nourricière, le mouillage sûr, le rocher stable, les premières et dernières limites, le *terminus a quo* et le *terminus ad quem* de l'esprit. Trouver de tels *termini* sensibles devrait être le but de toute notre activité intellectuelle supérieure. Ils mettent fin à la discussion ; ils détruisent le faux savoir

¹ *Some Problems of Philosophy*, *op. cit.*, p. 101-102 [95-96].

² Pour la première fois en 1884 dans *On The Function of Cognition* et reprise dans *Some Problems of Philosophy* publié en 1911.

prétentieux ; et, sans eux, nous sommes comme perdus en mer quant à ce que nous voulons dire¹.

Ce que James reproche à l'intellectualisme qu'il qualifie de vicieux, ce n'est pas de s'intéresser exclusivement aux royaumes conceptuels, de proposer des descriptions abstraites de la connaissance, mais c'est d'oublier ensuite, jusqu'à la négation, le contexte existentiel de la rationalité.

Splendide est le vol de la raison conceptuelle dans les régions élevées de la vérité. Il n'est pas étonnant que les philosophes en soient encore tout éblouis, ni non plus qu'ils abaissent avec dédain leur regard vers la basse terre sensible d'où la déesse a pris son essor. Mais malheur à elle, si elle ne retourne pas prendre contact avec le sol ; ses pas incertains ne se fixeront nulle part — elle sera à la merci de toutes les brises folles, et comme une montgolfière dans la nuit, elle s'en ira parmi les étoiles².

Ainsi les vérités nécessaires de la logique, par exemple, ne déploient leur pleine signification qu'envisagées en tant qu'instrument dans des contextes particuliers. Indépendamment de cette dimension existentielle, on peut toujours leur attribuer une signification logique autonome, mais cette signification serait pour James, si l'on peut dire, *insignifiante*.

La relation logique est simplement à la relation psychologique entre l'idée et l'objet ce que l'abstraction saltatoire est au déplacement concret. L'une et l'autre relations ont besoin d'un véhicule psychologique ; et la relation « logique » est tout bonnement la relation « psychologique » dépouillée de sa plénitude, et réduite à un pur schème abstrait³.

¹ *The Meaning of Truth, op. cit.*, p. 39 [48].

² *Ibid.*, p. 40-41 [48-49].

³ *Ibid.*, p. 153-154 [108]. James poursuit sous le masque de l'humour: « Il y a quelque temps, un prisonnier, après sa mise en liberté, essaya d'assassiner le juge qui l'avait condamné. Il avait apparemment réussi à concevoir le juge d'une façon intemporelle, l'avait réduit à une pure signification logique, celle de son "ennemi et persécuteur", en éliminant toutes les conditions concrètes (telles que verdict du jury, devoir professionnel, absence de haine personnelle, peut-être sympathie) qui donnaient son plein caractère psychologique à la sentence en tant qu'action humaine particulière ayant lieu dans le temps. Il est vrai que la sentence était hostile au coupable ; mais laquelle de ces idées est la plus vraie : cette pure définition logique de la sentence, ou sa spécification psychologique complète ? Les antipragsmatistes, pour être conséquents, devraient adopter la façon de voir du criminel, considérer le

Ces développements nous permettent désormais, du moins je l'espère, de mieux comprendre la portée de la méthode pragmatiste. William James la reformule d'ailleurs comme suit en 1911, dans son *Introduction à la philosophie* :

Aussi belle et aussi digne d'une contemplation immobile que soit la partie substantive d'un concept, la part la plus importante de sa signification réside dans les conséquences auxquelles il conduit. Elles peuvent résider autant dans la manière de nous faire penser que dans la manière de nous faire agir. Quiconque possède une idée claire de ces conséquences sait effectivement ce que le concept signifie pratiquement, quel que soit l'intérêt propre de son contenu substantiel¹.

Conclusions

En guise de conclusions, nous souhaitons rendre compte brièvement de deux problématiques qui sont étroitement liées aux développements précédents : celles de l'action et de la vérité. Nous nous sommes en effet attaché à éclairer les fondements et la portée de la méthode pragmatique, mais en ne faisant que très peu référence à ces deux notions pourtant fondamentales. Le moment est venu de combler ce vide à travers un double questionnement : quelle place notre lecture offre-t-elle encore à l'action dans le système pragmatiste ? Quelle est la relation entre la méthode pragmatique et la théorie génétique de la vérité, deux dimensions du pragmatisme que James distingue clairement ?

La première question nous ramène à cet article fondamental de 1885, consacré à la fonction cognitive, dans lequel est formulée pour la première fois la thèse du caractère insurmontable de la sensation. La problématique qui conduit James à introduire la notion d'action est celle du solipsisme : comment être certain que ma sensation et celle de mon voisin visent bien la même réalité ? Autrement dit, comment nous assurons-nous du caractère cognitif et non illusoire de nos sensations ? « Eh bien, en fait, toute sensation réelle nous montre, tout aussi clairement que le fusil, quel est le *q* qu'elle vise ; et pratiquement, dans les cas concrets, la question est tranchée à l'aide

juge comme l'ennemi logique de ce dernier, et exclure les autres conditions comme autant de matériaux psychologiques inessentiels. »

¹ *Some Problems of Philosophy, op. cit.*, p. 60 [61].

d'un élément que nous avons jusqu'ici laissé de côté¹. » Cet élément est l'action.

Selon James, en effet, nous ne pouvons jamais être théoriquement sûrs que nos sensations individuelles ressemblent à la réalité et se ressemblent entre elles. Seule l'action permet d'échapper au solipsisme et de constituer un monde commun. En fait, nous ne commençons pas par trouver des ressemblances entre une sensation et une réalité avant de découvrir quelle réalité elle signifie. Nous commençons par remarquer quelle réalité elle signifie puis nous supposons qu'elle lui ressemble. En d'autres termes, il revient à l'action, à l'interaction pour être plus précis, de rendre lisible les sensations. « Avant que je puisse dire que vous signifiez mon monde, il faut que vous ayez quelque action sur cet univers ; avant que je puisse penser que vous le signifiez en grande partie, il faut que vous agissiez beaucoup sur lui ; avant que je puisse être sûr que vous le signifiez *comme moi*, il faut que vous ayez *précisément la même action que j'aurais* si j'étais à votre place. Alors moi, votre critique, je serai tout prêt à croire non seulement que nous pensons à la même réalité, mais que nous la pensons *de même*, et ceci pour sa plus grande partie². »

En conclusion, si les sensations constituent bien les *termini a quo* et *ad quem* de la pensée, elles ne participent d'un monde commun qu'à travers les actions qui les prolongent. Si mes sensations n'avaient aucun effet sur vos sensations, si par mes actions je ne modifiais pas vos perceptions, nous ne pourrions éviter la « dislocation de notre univers commun en une multitude chaotique de solipsismes qui se repousseraient mutuellement »³. « En dernière analyse, donc, nous croyons tous connaître le même monde, y penser et en parler, parce que nous croyons que nos perceptions nous sont communes. Et nous le croyons parce que les perceptions de chacun de nous semblent changer par suite des modifications survenues dans les perceptions de quelque autre personne⁴. »

Et c'est ainsi que James est amené à reformuler en note, lorsqu'il reprend l'article de 1885 dans *La signification de la vérité*, la formule pragmatiste de Charles Sanders Peirce, ajoutant que « nous ne pouvons

¹ *The Meaning of Truth, op. cit.*, p. 20 [39].

² *Ibid.*, p. 24 [41].

³ *Ibid.*, p. 38 [48].

⁴ *Ibid.*, p. 36-37 [47].

jamais être sûrs de nous comprendre mutuellement tant que nous n'avons pas pu faire ce test »¹.

Reste maintenant à évoquer brièvement la problématique de la vérité, notamment à travers cette distinction que James établit entre méthode pragmatique et théorie génétique de la vérité.

Tout ce que la méthode pragmatique implique est donc que les vérités doivent avoir des conséquences pratiques. En Angleterre, le mot a pris une acception plus large encore, pour exprimer l'idée que la vérité d'une assertion quelconque consiste dans les conséquences qu'elle entraîne, et en particulier dans le fait que ses conséquences soient bonnes. Ici nous sortons tout à fait des questions de méthode ; et puisque mon pragmatisme et ce pragmatisme étendu sont si dissemblables, et que chacun d'eux a assez d'importance pour porter un nom différent, je pense que la proposition de M. Schiller de désigner le pragmatisme plus étendu sous le nom de « humanisme » est excellente et devrait être adoptée. Le pragmatisme au sens étroit peut être désigné sous le nom de « méthode pragmatique »².

Là où la méthode se contente de réclamer des conséquences pratiques, l'humanisme se propose donc d'évaluer ces conséquences en termes de satisfaction. Il y a bien une différence d'extension fondamentale entre ces deux approches, ce qui conduit James à parler de pragmatismes étroit et étendu.

En fait, l'objet de la méthode n'est pas la vérité de l'idée mais l'idée elle-même. Dans le propos précédent, la terminologie prête à confusion. Lorsqu'il est question dans un premier temps des vérités envisagées par la méthode pragmatique, le problème n'est pas celui de la vérité mais celui de la signification. Plutôt que de vérités, James aurait gagné ici à parler d'idées vraies en mettant l'accent sur le premier des deux termes, l'important du point de vue méthodologique n'étant pas que l'idée soit vraie mais plutôt qu'elle ne soit pas « insignifiante », autrement dit qu'elle déploie des conséquences pratiques.

¹ *Ibid.*, p. 40 [48]. Signalons encore cette nuance que James apporte en 1909, lorsqu'il souligne les défauts de la description de la fonction cognitive qu'il proposait en 1885 : [B2] « L'insistance induite au sujet de l'action produite sur l'objet lui-même, action qui dans nombre de cas permet en effet de décider qu'il est l'objet auquel nous nous référons, mais qui manque souvent ou est remplacée par des actions produites sur d'autres choses qui sont en rapport avec l'objet. » *Ibid.*, p. 42 [50]. Cette nuance renvoie au développement par James de l'idée de connaissance virtuelle.

² *Ibid.*, p. 52 [56].

C'est donc au pragmatisme étendu, revêtant chez James la forme d'une théorie génétique, qu'il revient de s'intéresser plus précisément à la vérité. Or cette théorie ne peut se comprendre qu'à la lumière du rôle capital que James attribue aux intérêts dans les processus de connaissance. De ce point de vue, la critique de la définition spencerienne de l'esprit, telle que nous l'avons évoquée ci-dessus, constitue un angle d'approche particulièrement éclairant.

En effet, la critique que James adresse à Spencer anticipe clairement, comme nous l'avons signalé, celle qu'il adressera plus tard aux tenants d'une théorie de la vérité comme correspondance. Dans les deux cas, c'est bien d'une remise en cause d'une correspondance à deux termes qu'il s'agit, et ce dans le but de privilégier une correspondance à trois termes prenant en compte le caractère téléologique de l'esprit, autrement dit les intérêts déterminants.

Pour reprendre la terminologie que nous avons déployée précédemment, la théorie génétique de la vérité porte sur la dimension existentielle de la connaissance, ce qui implique la prise en compte de contextes toujours particuliers et d'intérêts particuliers. La question est : « Qu'est-ce que la vérité *en tant qu'elle est connue*¹ ? » Et non : « Qu'est-ce que la vérité en soi ? » Les vérités nécessaires de la logique elles-mêmes, auxquelles James fait droit, doivent être envisagées pour le pragmatisme dans cette perspective existentielle, doivent être réinscrites dans le tissu de l'expérience. « Toutes les sanctions d'une loi de vérité se trouvent à l'intérieur du tissu même de l'expérience. Qu'il y ait ou non un absolu, la vérité concrète pour nous sera toujours la manière de penser dans laquelle nos différentes expériences se combinent avec le plus d'avantage². »

Le pragmatisme étendu se déploie donc sous la forme d'un triple questionnement : quels sont les intérêts déterminants ? Quelles sont les conséquences pratiques ? Les conséquences satisfont-elles les intérêts ? On le constate, la théorie génétique de la vérité suppose la méthode pragmatique, puisqu'elle doit dégager les conséquences pratiques de nos idées, mais ses ambitions s'étendent au-delà, dans la mesure où elle se propose d'évaluer ces conséquences en fonction d'intérêts déterminés. Réinscrire la vérité dans sa dimension existentielle, telle donc est l'ambition fondamentale du pragmatisme étendu.

À travers sa méthode pragmatique et sa théorie génétique de la vérité, toutes deux fondées sur sa théorie ambulatoire de la connaissance, « la démarche primordiale de William James et sa raison d'être » consistaient

¹ *Ibid.*, p. 75 [67].

² *Ibid.*, p. 73 [66].

donc à rendre compte de la dimension pratique, existentielle et donc particulière, de notre activité théorique, sans pour autant, comme on le lui a si souvent reproché, nier toute la richesse et la complexité de cette dernière.